

emphasize the workings of a machine rather than the sentiments of a human. In fact, the piece is what its title says it is: a poem written off a page with a manual typewriter. Bernstein's poem is, in some sense, code posing as a poem: careful reading will reveal bits of words and the strong condition of their erasure. For example, the word "Bruce" on the last line, possibly referring to Bruce Andrews, Bernstein's coeditor of the journal *L=A=N=G=U=A=G=E*. But such attempts at reassembling words too far from the source leave us left with are shards of language comprised of errors from unknown documents. In this way, Bernstein emphasizes the fragmentary nature of language, reminding us that, even in this shattered state, all morphemes are prescribed with a number of references and contexts; in this case the resultant text is a tissue of quotations drawn from a series of ghost writings.

Bernstein's poem comes at the end of a long line of modernist poetry and prose that sought to foreground the materiality of language while allowing varying levels of authorship. Stéphane Mallarmé's *Un désordre* (A throw of the dice will never abolish chance, 1897) is a poem whose words—and their placement on the page—have been subjected to chance, scattering stability, controlled authorship, and prescribed ways of reading to the winds. Words are no longer primarily transparent content carriers; now, their material quality must be considered as well. The page becomes a canvas, with the negative space between the words taking on as much import as the letters themselves. The poem becomes active, begging us to perform it, employing the spaces as silences. Indeed, the author himself reiterates this by claiming that "the paper intervenes ear-time as an image."<sup>3</sup> Mallarmé asks us to consider the act of reading—whether silent or aloud—as an act of decoding by actualizing and materializing the symbols (in this case letters) on a page.

Mallarmé's futuristic materiality inspires others to explore the same, whether it's Gertrude Stein's columns' eye-ticking repetitions or Ezra Pound's later *Cantos*. Parts of Pound's epic are filled with barely decipherable words comprised of dozens of languages jammed together with annotations and references to nonexistent footnotes:

une semaine, depuis le moment où je m'étais levé le lundi matin jusqu'au moment où je suis allé me coucher le dimanche soir suivant. Une enquête sur la quantité de ce que dit une personne ordinaire sur la durée d'une semaine normale. Voici le texte de présentation du livre. Si on matérialise chaque jour l'ensemble des mots prononcés dans la ville de New York, chaque jour serait une tempête de neige ». Il y a réellement une grosse tempête de neige cette année-là, en regardant les chasse-neige monter et descendre sur Broadway, je m'imaginais cela comme une masse de langage. Des telles accumulations de mots se reproduiraient chaque jour, les godets des chargeurs les déverseraient dans les benêts que des canotons traient vider dans l'Hudson comme ils font de la neige, où les barges les emporteraient vers la mer. Et cela me rappelait Rabelais racontant cette bataille où il fait si froid que les sons du combat gèlent en l'air et retombent au sol sans jamais parvenir aux oreilles des combattants. Et quand vient meilleure saison, ces sons inaudibles « fondent et sont ouïs », recréant le vacarme en distordant leurs séquences temporelles originelles. Et Rabelais suggère qu'on en mette certains en réserve dans le huilet de la pailette « comme l'on garde de la neige en anglade »<sup>4</sup>.

l'impression qu'il y a tant de gens autour de soi que personne n'arrive à entendre ce que je suis en train de dire. Dans la plus grande partie du monde, ce qui se dit reste confiné derrière des portes, ou scellé dans des véhicules climatisés, mais dans les rues de New York les mots sont dehors et s'entendent par qui veut. L'une de mes occupations favorites, c'est de marcher quelques pas derrière deux personnes engagées dans une conversation et de les suivre pendant quelques rues, écoutant comment le développement de leur conversation se module selon les lieux routés et les passages qu'ils donnent au discours son rythme et son allure. John Cage prétend que la musique est partout autour de nous, qu'il ne nous manque que les oreilles pour l'entendre. Je pourrais prolonger ceci en disant – et particulièrement à New York – que la poésie est partout autour de nous, qu'il ne nous suffit que d'y eux pour la voir et d'oreilles pour l'entendre.

La ville moderne y a ajouté la complication du téléphone portable, encore une nouvelle couche de langage. Une *dérive* – le désir d'être perdu – devient difficile quand chacun a un GPS embarqué dans son appareil, ou émet gracieusement et publiquement sa position : « Je marche vers le nord sur la 6<sup>ème</sup> avenue, je viens de passer la 23<sup>ème</sup> rue ». Le téléphone portable a fait s'effondrer ce qui séparait la langue publique de la langue privée. Tout langage est désormais devenu public. C'est comme si l'illusion d'un anonymat de la conversation privée dans l'espace public avait été amplifiée. Tout le monde a pris intensément conscience de l'usage du téléphone portable comme phénomène, la plupart le considérant comme inconsideré, ou nuisible. Mais je préfère y penser comme à une libération, un nouvel étage de richesse textuelle, une reconfiguration du discours public, la moine des conversations entraînant un effondrement du récit, une ville remplie de gens tous anémiant de remarquables soliloques. Autrefois, ce genre de paroles était réservé aux malades ou aux ivrognes; voilà aujourd'hui la boîte noire du langage de monsieur tout le monde.

Dans les rues le langage public inclut depuis longtemps le tag et le graffiti mais, en raison du jeu du chat et de la souris auquel se livrent régulier et autorités, il est devenu un modèle physique de l'instabilité textuelle. Les wagons de métro tagués à l'aube seront nettoyés de nouveau la nuit suivante. Les documents étaient un défi : le constant déplacement des voitures imposait des lieux et des instants spécifiques pour percevoir ce qui en subsistait. Le langage voyageait à haute vitesse, allant et venant à haute rapidité. Quand la ville a voulu se débarrasser des graffiti du métro, elle a provoqué des changements de tactiques textuelles. Les tags extérieurs ont été remplacés par des rayures sur le plastique ou les vitres à l'intérieur, laissant des traces fantomatiques là où autrefois toute la surface était recouverte. L'extérieur des trains de maintenant est de nouveau recouvert d'une autre sorte de langage temporaire, cette fois du langage officiel : les publicités payantes. Le métro de New York (MTA) a appris de la culture des graffiti et a

48. [NdT] Kenneth Goldsmith se réfère à son essai aux chapitres 55 et 56, « Comment en haute mer, Pantagruel » aux diverses parties des *Quintessences*, ou, *Œuvre* Livre de Rabelais (1552). L'auteur mentionne sa dette à l'égard de Douglas Kahn, *Noise, Waste, Music: A History Of Sound In The Arts* (MIT Press, Cambridge 1999) traduit en français.

49. Charles Babbage, *The Ninth Bridgewater Treatise*, 1837, rééd. Cambridge University Press, 2009. [NdT] Sur le rôle et l'importance de Charles Babbage (1791-1871), mathématicien et inventeur, dont le travail fut décisif pour la conception de l'ordinateur, se reporter par exemple à *Un génie silencieux* de Kenneth Goldsmith (Moulin, Rennes, 1999).

Le mathématicien Charles Babbage voyait juste quand il prédit que l'air avait une grande capacité à transporter de l'information. Il spéculait dès 1837 sur les ondes aériennes à la fois immatérielles et invisibles : « L'atmosphère même est une formidable bibliothèque dont les pages, écrites à jamais, conservent tout ce que l'homme a jamais dit et chuchoté. Alors, dans leur nature à la fois infaillible et mutante, depuis les plus anciens jusqu'aux plus récents soupirs des agonies, sont enregistrés les vœux à satisfaire, les promesses non tenues, perpétués dans l'unité des mouvements de chaque particule le témoignage des volontés changeantes de l'homme »<sup>48</sup>.

La pensée de l'air qui circule de langage invisible dans la moindre parcelle d'air qu'on respire nous submerge : la télévision, les ondes radio terrestres ou satellitaires, les ondes courtes, les signaux de nos téléphones juste pour en citer quelques exemples. Notre air est désormais lourd à en suffoquer de langage qui se fait passer pour du silence. Et nulle part il n'est aussi lourd que dans la ville de New York, avec sa densité de population et son architecture, où le langage est à la fois silence et hurlement. La rue de New York est un lieu de langage public. De la signalisation au graffiti, presque toute surface propose des traces de langage : tee-shirts, parois de camions, bouches d'égout, pendules, casquettes de baseball, plaques d'immatriculation, emballages de nourriture, parcmètres, sucroliers, boîtes aux lettres, autobus, affiches sauvages, panneaux d'affichage et même les bicyclettes. C'est la densité de la population dans New York qui donne cette impression d'anonymat, ou